

Madame Tannou, institutrice au camp de Moisdon-la-Rivière

Madame Tannou m'a adressé ce témoignage fin 1989, après avoir lu mon ouvrage sur le camp de Montreuil-Bellay qui parlait du camp de Moisdon où elle avait commencé sa carrière. Elle me disait son émotion, tant d'années après, alors qu'elle n'avait plus jamais entendu parler de cette période de sa vie. Elle est alors retournée sur le site du camp. Puis elle m'a envoyé un cliché sur lequel son mari, aujourd'hui décédé, était avec ses élèves lors d'une sortie du camp.



A notre demande, nous avons été nommés, mon mari et moi, instituteurs au camp de Moisdon-la-Rivière. Sans doute fin janvier 1942 ? A nous deux, nous enseignions entre 90 et 100 enfants, garçons et filles de 5 à 15 ans : moi, de 5 à 10, et mon mari, de 10 à 15, tous illettrés. Mon mari et moi étions logés par la municipalité de Moisdon, dans une pièce d'une grande maison qui existe encore au-delà du camp. Celui-ci était situé près de l'étang de la Forge, à Moisdon, donc loin du bourg. Les habitants étaient assez opposés aux nomades et, je crois que l'Administration ne s'intéressait guère à leur sort. Cependant, le camp n'était pas un objet de curiosité, il était plutôt ignoré. Installé le long de la rivière, il se composait de plusieurs baraques, ainsi que de bâtiments existant déjà, et qui subsistent toujours. Le local des responsables et l'infirmier se trouvaient dans la "*Maison du Maître de forges*"; certains romanichels étaient logés dans des petites maisons : les malades, les vieux et les accouchées ; les gendarmes, je crois, dans la grande demeure qui domine le site. Nous y mangions avec eux, dans une cantine commune, pour 6, 50 F par jour. Le personnel de cuisine était constitué de romanichels sous la surveillance des gendarmes. Je me souviens en particulier d'un doux rêveur, cousin de Django Reinhardt, violoniste comme lui, et qui improvisait à notre demande. Enfin, beaucoup restaient dans leur verdine, ou même dessous, malgré la température, car ils avaient accroché au bas des cloisons, des sortes de tentures qui faisaient comme des tentes. Tous les chevaux avaient été vendus, ce qui faisait que beaucoup étaient très loin d'être démunis financièrement. Je "revois" un vieil homme me montrant, avec quelle confiance, un nombre honnête de pièces d'or qu'il portait dans sa ceinture. Beaucoup étaient vanniers, rétameurs ou maquignons. Le camp, entouré de hauts barbelés avec deux ou trois grands portails gardés par des sentinelles, était encadré par des gendarmes français, et nous n'avons jamais vu un Allemand pendant les presque trois mois de notre séjour.

Une école de deux classes

- **“Les deux classes étaient installées très sommairement** dans deux baraques, là où est maintenant située l'aire de pique-nique, assez sombres, avec vasistas au ras du toit. Le sol était en terre battue. Nous n'avions guère de matériel. La mairie avait fourni de longues tables, sans doute récupérées dans des écoles qui n'en voulaient plus, et deux tableaux pivotants. La collègue de l'école publique de Moisdon voulut bien nous donner une boîte de craies, des cahiers et des crayons. Pour les ardoises, nous sommes allés nous en procurer dans le petit bois de pins qui domine l'étang et dont le sol est constitué de schiste. Nous avons choisi les plaques les plus plates. Nous n'avions rien de plus, pas un livre. Cependant, quand nous sommes partis, plusieurs enfants parmi les grands savaient à peu près lire”.

- “Au début, nous avons fait la classe avec un gendarme en sentinelle devant la porte, à l'intérieur. Puis nous avons demandé qu'il se poste à l'extérieur. Puis nous nous sommes complètement passé de lui. Il y eut pourtant un incident dont je ne me rappelle pas l'origine. Je me souviens seulement d'un grand garçon de 15 ans qui avait sans doute mal pris une réflexion et qui tenta de lancer une ardoise à la tête de mon mari. Il fut maîtrisé et écopa de jours au cachot, au pain sec et à l'eau, dans un petit cabanon au bord de la rivière. En cas de rébellion, c'était la punition pour tous.”

“Une fois par semaine, nous sortions les enfants du camp pour l'après-midi. Nous faisons seulement une promenade dans les prairies environnantes, toujours accompagnés de deux gendarmes. Tout au moins dans un premier temps car, au bout d'un mois, je pense, nous avons eu leur confiance et avons obtenu, à nos risques et périls, de nous passer de nos anges gardiens. Nous n'avons jamais eu d'ennuis.”

- “Il nous est aussi arrivé de sortir, l'un ou l'autre, avec deux ou trois grands pour qu'ils puissent couper de “la saule” avec laquelle ils nous confectionnaient paniers et corbeilles, ainsi qu'un petit fauteuil. J'étais alors enceinte, et des hommes avaient décidé de me fabriquer un berceau. Nous nous sommes séparés avant la naissance. Dans le camp, des adultes s'adonnaient à des travaux de vannerie avec ce saule qu'on les emmenait couper sans escorte. Leurs créations étaient vendues à Moisdon, surtout par les femmes. Ils rétamaient aussi des casseroles quand ils en trouvaient. Mais ils participaient également à l'entretien du camp, en particulier, plusieurs fois par semaine, à la corvée d'ordures. C'est à cette occasion, et ce, malgré la présence des gendarmes, qu'un de nos grands élèves, nommé Adam, s'est évadé. Il n'a jamais été retrouvé. Avec nous, jamais il n'avait essayé de s'enfuir.”

-**“Les romanichels étaient nourris par une cantine**, mais ils mangeaient en famille. Plusieurs étaient occupés aux cuisines, mais ils regrettaient leur nourriture personnelle. Je me souviens d'un homme me disant : *“Si on était dehors, on mangerait des hérissons !”* Ils essayaient d'ailleurs de s'en procurer.”



Monsieur Tannou et ses élèves du camp de Moisdon-la-Rivière, au cours d'une sortie.

(ARCHIVES J. SIGOT - MME TANNOU)

-“**La séance de vaccination obligatoire** a donné lieu à des scènes à la fois violentes et drôles. Les enfants, en particulier, sortaient de l’infirmierie en hurlant, et couraient tout autour du camp.”

“Les femmes enceintes préféraient accoucher avec l’aide de leur entourage, et parfois de l’infirmière. Cela se passait dans l’une des petites maisons. L’infirmière était une forte femme un peu bourrue et autoritaire, il le fallait, mais pas méchante. Elle mangeait avec nous et les gendarmes. Je suppose qu’un docteur venait de temps en temps.

La toilette donnait lieu à beaucoup de complications ; surtout chez certains hommes adultes. Les femmes étaient plus coquettes. Je crois qu’il y avait trois douches, là où sont maintenant les toilettes. Elles étaient peu utilisées. Je me souviens d’un homme particulièrement récalcitrant. Quand les gendarmes réussissaient à l’obliger à se laver, il enfonçait son chapeau jusqu’aux oreilles, roulait une écharpe autour de son col de manteau relevé et, ainsi, ne se lavait, dans la rivière, que le bout du nez et les mains. Il fut même puni, pour ce motif, de jours de cachot !”

“Il y eut même de mémorables séances d’épouillage. La solution était la tonte, et chacun sait combien ils tiennent à leurs cheveux. Surtout les femmes !”

De la toilette des femmes

-“**La tenue vestimentaire était variée**, surtout chez les jeunes filles et les mères. Certaines portaient de longues et larges jupes bariolées, des fichus et des bijoux. Les longues jupes permettaient, paraît-il, de dissimuler les vols lorsqu’elles se rendaient au bourg ou dans les fermes. Ce qui fut à l’origine de la suppression des sorties. Lorsque l’un des “détenus” devait aller à Moisdon, chez le docteur ou le dentiste, il était toujours accompagné d’un gendarme.”

“Je ne pense pas que ces gendarmes, dans l’ensemble venus des brigades de la région, en particulier de Châteaubriant, et dirigés par un adjudant dont j’ai oublié le nom, aient été

particulièrement sévères. Certains, même, apportaient pour les enfants, vêtements et chaussures que les femmes s'empressaient d'essayer de revendre. Evidemment, je sais que certains ne remettaient pas aux titulaires, les cartes de tabac, que pourtant ils adoraient, et les gardaient pour eux. D'autres appliquaient le règlement à la lettre."

- "Nous avons peu à peu gagné la confiance des parents. Dans la quasi généralité, ils étaient illétrés et, lorsqu'ils recevaient du courrier, ils devaient demander assistance. Ils se sont vite adressés à nous, les instituteurs, plutôt qu'aux gendarmes dont ils se méfiaient."

- "Ils se repéraient, non en semaines ou en mois, mais en lunes ou lunaisons.

Il se fait, je pense, une sélection naturelle chez eux, car il est surprenant de voir combien ils étaient résistants au froid. Un petit, non encore scolarisé, n'avait pour tout vêtement, qu'un maillot de bain, et encore, coupé entre les jambes ; parfois, par-dessus, un vague lainage trop grand et plein de trous. Il mâchonnait tous les mégots qu'il trouvait. Une grande élève, dont je me rappelle le nom, Pauline Michelet, ne portait qu'un vaste manteau sombre, sans boutons, dans lequel elle se drapait. Les chaussures, très mal supportées, étaient inexistantes, moins chez les hommes. Les enfants étaient particulièrement peu vêtus.

"Je ne pense pas qu'il y ait eu beaucoup de malades et de mortalité, ils s'auto-soignaient. Cependant, je dois reconnaître que j'étais très jeune, puisqu'âgée de 20 ans, et ne me suis pas suffisamment penchée sur cette question qui intéressait l'infirmière."

- "J'ai hélas détruit les listes des élèves. Cependant, je me rappelle quelques noms de familles : *Adam*, ou peut-être *Adjam*, l'évadé ; *Schneider*, *Zimmer*, *Reinhardt*, l'aide-cuisinier violoniste, *Michelet*."

"Madame Michelet, mère de 11 enfants, faisait mon admiration par son allure et sa sveltesse. Elle se vantait du fait qu'aucun de ses fils n'avait fait son service militaire; quand il en atteignait l'âge, il partait pour l'étranger !"

"Il faut reconnaître que le défaut principal de ce peuple, est le chapardage. Les femmes volaient poulets dans les fermes, fruits, légumes dans les boutiques de Moisdon. Les enfants chipaient les cigarettes des gendarmes, ou les nôtres. Quant aux petits de ma classe, c'étaient les mouchoirs et les morceaux de craie pris, sans que je m'en aperçoive, dans les poches de ma blouse."

- "Après un raid sur Saint-Nazaire, le 27 mars 1942, les romanichels ont été dirigés sur le camp de Montreuil-Bellay. Nous nous étions attachés à eux, et nous pensions pouvoir leur apporter quelque chose, d'autant plus que nous gagnions leur confiance. Nous avons demandé à les suivre, mais l'administration, toujours aussi rigide, s'y opposa. C'est que des instituteurs ne peuvent changer de département. Je l'ai toujours regretté, et n'ai pas oublié."

Un ancien interné.

“On ne dit jamais rien à des inconnus.

S'ils demandent, puisque cela ne les regarde pas, on leur ment.”

Elisabeth Borton de Trevino (*Le violon du Tsigane*, éd. Milan, 1995, p. 165)

Pourtant, il m'a dit... Mais peut-être n'étais-je plus un inconnu pour lui ? Cet homme, que j'ai retrouvé cinquante ans après la fin de la guerre, et qui a préféré garder l'anonymat, était enfant lors de son internement, en 1940. Dans son témoignage se mêlent des souvenirs personnels et d'autres, échangés en famille au cours des années qui ont suivi.

“ J'ai attendu 50 ans pour consulter les archives. Alors on m'a répondu qu'il fallait 60, puis 100 ans... En réalité, tant qu'il restera d'anciens internés et gardiens vivants, les archives nous seront fermées.

-“Je serais né en octobre ou novembre 193., mais n'ai été déclaré que février après. Chez nous, cela se faisait couramment. Dans les camps, j'ai attrapé une mauvaise fièvre avec la vermine et je suis tombé malade. J'ai été conduit à l'hôpital. Guéri, j'ai été conduit dans le Loiret⁽¹⁾. Ce sont des gendarmes qui nous ont fait partir de ce dernier camp. Cela dura longtemps car ils remplissaient des feuilles pour nous donner un nouveau livret, et des carnets pour que nous puissions acheter à manger. Ceux qui avaient une maison sont sortis les premiers. Après, j'étais tout seul et j'ai même été pupille de la Nation, un comble pour un Rom ! Ensuite, j'ai retrouvé ma grand-mère et nous sommes allés du côté de la Suisse. Dans ce pays, j'ai épousé une institutrice d'origine savoyarde, ce qui explique que je sache bien lire et écrire. Je suis revenu en France où je suis devenu forain sur les fêtes. Dans les années 80, nous étions ma femme et moi à la maison russe, maison d'accueil de la Croix-Rouge russe à Moisenay, où nous avons passé presque quatre ans à cause d'un problème de papiers. C'était comme qui dirait un centre de réfugiés dans lequel la police ne peut pas rentrer comme elle veut. C'est pour les passeports Nansen. Ensuite, grâce au directeur du terrain des voyageurs de Cesson, Monsieur Weiss, nous avons pu obtenir des carnets.”

-“Puis je suis de nouveau tombé malade. Je n'ai jamais eu une grosse santé suite aux avitaminoses, décalcifications et autres problèmes de la guerre.”

Moisdon-la-Rivière -“Je ne sais pas exactement la date de notre arrestation par des gendarmes français. Nous étions trois voitures et nous nous trouvions en campagne en Bretagne. Ma grand-mère chinait de maison en maison du fil et des aiguilles. Les gendarmes nous indiquaient les routes que nous devions prendre, à cause de la guerre, qu'ils

disaient. Il fallait marcher toute la journée. Nous étions avec d'autres voitures, des forains de fête qui ont perdu un bébé dans ce premier camp ; un nom un peu voyageur-manouche. Nous nous sommes retrouvés du côté de Châteaubriant, d'après ce qui m'a été dit après ⁽²⁾. Nous avons dû conduire les voitures dans un endroit que nous ne pouvions pas voir des baraquements.

Dans le camp, j'étais avec ma mère qui était très jeune ; elle avait environ 22 ans. Les filles se marient jeunes chez nous. Il y avait aussi mon petit frère, qui était toujours malade et qui était souvent soigné dans le bâtiment pour les bébés, et ma grand-mère, que nous appelions toujours "tante". "Bibïo", en tsigane. C'est elle qui commandait toute la famille. Il y avait aussi des cousins, des oncles par alliance. Mon père, lui, n'a pas été pris, il était parti en éclaireur vers Nantes avec des hommes et deux tantes. Ils ont réussi à fuir vers l'Espagne, puis ont embarqué pour l'Amérique du sud. Nous ne nous sommes retrouvés que dans les années 80."

- "Nous n'avions plus que le linge sur le dos et l'on nous a dit que c'était pour peu de temps, que les Allemands nous désigneraient la ville où il faudrait se rendre, et qu'ensuite, on pourrait reprendre le voyage, mais avec de nouveaux papiers. Enfin, des explications comme ça. Des Allemands, mon pauvre monsieur, nous n'en avons jamais vu un seul. Les gardos étaient assez méchants, nous n'avions pas besoin de misères supplémentaires. Il y avait de l'eau partout, avec la cour couverte de charbon qu'on était tout noir comme l'Afrique, du vieux charbon déjà brûlé. "

- "Les affaires que nous avons abandonnées là, nous ne les avons jamais retrouvées. Il en a été de même pour l'argent que nous avons dû laisser au bureau. Nous avons été enfermés dans des baraques pourries. Elles se trouvaient sur le bord de l'eau, et dès qu'il pleuvait, nous étions inondés ; il y avait de l'eau jusque dans les deux baraques. "

- "Des hommes se sont sauvés de ce premier camp, des jeunes qui n'étaient pas mariés. Mais, pour nous, il y avait des petits enfants, et nous ne connaissions personne dans la région. Et ils disaient que si on s'enfuyait, ils tueraient les autres membres de la famille. Le soir, les gardos étaient ivres-morts et méchants. "

Mulsanne- "Puis ce fut Mulsanne. Le camp était beaucoup plus grand et nous devions être environ un millier. Avec nous étaient internés des commis ; vous, vous dites des clochards. Dans une baraque, il y avait, sauf votre respect, des femmes "loumnis"⁽³⁾. Elles n'étaient pas nombreuses, peut-être une dizaine. Nous n'avions pas le droit d'aller de leur côté parce qu'elles étaient sales et malades. "

- "Nous avons quitté Mulsanne parce qu'on voulait y mettre les ouvriers d'une usine proche ; du moins c'est ce qu'on nous a dit. Et nous avons pris le train avec les commis, les femmes "loumnis" étant envoyées ailleurs. Des gardes et des gendarmes nous surveillaient. Nous avions peur parce que nous savions pas où l'on nous emmenait. "

Montreuil-Bellay - "A notre arrivée, c'était la panique. Les gardos nous criaient dessus. Certains, alcooliques, étaient très méchants. Quelle bousculade ! Que de disputes ! Les voyageurs qui étaient là avant nous n'étaient pas contents de perdre de la place. "

Les bâtiments

-“Les meilleures baraques étaient celles qui ouvraient sur la route. On pouvait voir les gens qui passaient, et c’était bon pour le commerce. Il n’y avait pas d’éclairage à l’intérieur, mais nous y étions habitués. Nous devions aller chercher l’eau du côté du bureau du directeur.”

-“Le bâtiment parallèle à la route et qui jouxtait les cuisines, servait d’entrepôt. On y stockait aussi des vêtements. Un jour, deux camions en ont apporté des ballots.”

-“Les lieux, vous dites les waters, sont des choses dont on ne parle pas. Mais je vous dois avouer que ce n’était pas moderne avec de l’eau. C’étaient des fosses avec dessus une grande planche percée de trous. Quand une femme voulait y aller, elle se faisait accompagner par d’autres femmes pour empêcher un homme de regarder. En réalité, certains avaient pu trouver un seau et aménager un coin avec un couverture dans la baraque. On allait ensuite vider le seau parce que c’était une infection. Parfois, les gardos prenaient des hommes pour porter le contenu des fosses dans un champ plus loin. Régulièrement, ils faisaient verser dedans un sac plus lourd que moi de poudre blanche, comme du talc pour bébé.”

-“Il n’y avait pas un seul arbre mais, par grand vent, des petites branches se prenaient dans les barbelés, et les gardos nous les faisaient enlever. Des brindilles et des feuilles volaient jusque sous les baraques, ainsi que de la paille, lorsque des charrettes traversaient le camp par la route. Nous devions aussi les retirer, mais quand il restait l’épi de blé, nous mâchions les grains. Parfois, on nous demandait d’étaler de la paille devant le bureau du directeur car, dès qu’il pleuvait un peu longtemps, c’était boueux.”

Les gardes

-“L’hiver, les gardos se faisaient du vin chaud, ou du grog, et ils étaient si méchants que c’était une misère. En plus, ils volaient même le manger qu’ils emportaient le soir dans des musettes sur leur vélo.”

“Un garde avait un nerf de bocuf, et nous l’appelions “Nerf de Boeuf”. Un autre avait toujours un câble dans la main, une corde en acier d’environ un mètre, et il cognait avec. Seuls les gardes qui restaient à l’extérieur étaient armés d’un fusil, pas ceux qui faisaient leur service à l’intérieur”.

“Pour les Allemands, je vais encore passer pour un menteur, mais c’est la vérité vraie, Monsieur, moi, je n’en ai jamais vu dans le camp. Un jour, des voyageurs ont dit en avoir vu passer sur la route, mais pas moi. Nous avons les gendarmes et les gardes en noir ; et de temps en temps, des civils qui venaient contrôler ce qui se passait dans le camp. C’étaient tous des Français, et du monde méchant. Quand il y avait de la visite, les gardos faisaient les aimables, et ça recommençait après, les cris et les coups.”

La vie dans le camp

-“Dans notre baraque, sans nous faire prendre, nous avons cassé proprement les lits à étages dans lesquels nous devions coucher trois l’un au-dessus de l’autre, ce qui ne se fait pas chez nous. Ensuite, nous avons fait du feu avec les morceaux. Ma pauvre grand-mère

accrochait des couvertures pour faire des murs afin de nous cacher, et nous dormions directement sur le plancher. Les premiers jours, nous avions nos "lits" de plumes mais ils sont vite tombés en ruine, surtout que les gardos demandaient aux commis de les faire bouillir dans une chaudière, et les plumes sont devenues comme de la pierre. Alors, ils nous ont donné des couvertures, comme pour les chevaux, couleur de l'armée. Nous en étalions une pliée en deux sur le sol et une autre par dessus. Des femmes voyageuses les ont parfois découpées pour confectionner des vêtements pour les petits."

"Nous, les enfants, nous couchions tous ensemble puis, derrière la couverture, il y avait les grandes filles avec la grand-mère et, de l'autre côté, derrière une autre couverture, les hommes avec les grands garçons. La nuit, donc, c'étaient d'abord, en partant de la porte, les hommes et les grands garçons, puis nous, les petits, puis les grandes filles avec la grand-mère, puis les femmes. Ainsi faisaient tous ceux qui avaient supprimé les lits, au cas où un gardo aurait voulu voir les grandes filles ou les femmes. Les autres, ils avaient les lits en travers et dormaient les uns au-dessus des autres, surtout les voyageurs fêtés qui faisaient comme les paysans⁽⁴⁾, et certains avaient même des draps !!!"

"J'ai eu faim... j'ai eu froid aussi..."

- "J'ai eu faim car le manger était mauvais, les gardes volant le bon. La soupe, c'était de l'eau avec des navets, et pas souvent des pommes de terre, et du pain pas beaucoup non plus. Un jour, un voyageur m'a dit qu'il était passé par Montreuil, qu'il n'y avait plus de bâtiments sur place. Dans un café, quand il a expliqué qu'il avait été là pendant la guerre on lui a répondu qu'ils n'avaient pas été malheureux, qu'ils avaient du vin et faisaient parfois la fête, qu'ils mangeaient mieux que les gens du pays. Sa femme l'a empêché de tout casser dans le bar... Quelle honte de dire des choses pareilles !"

- "J'ai eu froid aussi, très froid, car les baraques, c'étaient des plaques clouées sur des poteaux de bois qui ne nous protégeaient pas du vent glacial. On mourait de froid l'hiver et de chaud l'été, et de faim tout le temps."

- "J'ai été maltraité par les gardes et ma pauvre grand-mère a dû aller au moins deux fois dans la cave, ils disaient le "gnouf", pour avoir essayé de me protéger."

"Seuls les hommes y étaient vraiment enfermés. Un jour, l'une de mes tantes avait insulté un garde et son mari y a été envoyé une quinzaine de jours. Je crois que la bagarre avait pour origine le refus de m'envoyer à l'école. Quand mon oncle est sorti, ma tante y a été enfermée à son tour. Mais elle n'y est pas restée plus d'une demi-heure, parce qu'elle a fait une vie. Et quand une femme était enfermée, toutes les autres, et tous les enfants criaient, hurlaient., Alors, les gardes l'ont sortie et l'ont remplacée par un homme d'une autre famille qui n'avait rien à voir dans l'affaire ; ce qui a créé de nouveaux troubles."

"Ils faisaient avec nous comme avec des singes..."

- "Des paysans venaient parfois de l'autre côté des barbelés, avec un cheval malade et demandaient des conseils. On se moquait de celui qui répondait toujours parce que lui n'avait jamais eu de cheval. Il disait qu'il fallait faire marcher l'animal, ou lui donner de

l'eau salée. Mais, comme vous l'écrivez vous-même avec raison, c'était le lieu de promenade des gens du pays. Comme les portes des baraques ouvraient sur la route, ils restaient des heures à essayer de regarder à l'intérieur. Ils faisaient avec nous comme avec des singes, pas mieux. Il n'y avait pas beaucoup de personnes braves, en dehors du premier curé qu'ils ont interdit dans le camp."

- "Les hommes allaient travailler dans l'autre partie du camp, au-delà de la chapelle. Certains dans un atelier, d'autres creusaient, d'autres nettoyaient. Les enfants devaient ramasser tout ce qui traînait par terre."

"Pour les filets dont vous parlez, un voyageur, qui ne veut pas dévoiler son nom, dit qu'il faisait des bandes dans de vieilles bâches de camions, déjà déchirées, même pourries. Cela ne devait pas être trop solide et je ne sais pas trop ce qu'ils pouvaient faire avec. Vous dites, du camouflage, mais nous, les petits, nous pouvions passer la tête dans les trous carrés ; cela ne pouvait cacher quoique ce soit, ni même protéger de la pluie."

- "C'est vrai que les femmes se criaient dessus sans arrêt, même au sein de la même famille, surtout l'été et avec la peur des avions. Il y avait sans cesse des chicanes dans le camp. Nous étions tous trop différents les uns des autres. Ces bagarres se raréfiaient quand arrivait l'hiver, mais elles reprenaient dès le retour des beaux jours. Nous nous faisons crier dessus par les gardes parce que nous brûlions jusqu'à nos sabots pour avoir plus chaud. Il arrivait même que nous recevions des coups, mais si je dis ça, on va me traiter de menteur. Tout le monde avait la cervelle chaude, et certains jouaient de la serpette. D'ailleurs, chez les voyageurs, on disait que c'étaient des coupeurs."

- "Nous n'avions pas d'argent, celui-ci étant déposé au bureau. Bernard, le directeur, donnait un bon à ceux qui pouvaient sortir en ville pour faire des courses, ou pour ceux qui pouvaient les faire faire par des tiers, et lui allait payer ensuite chez le commerçant. Il n'y a que ceux qui sont venus de Poitiers, fin 1943, qui avaient de l'argent sur eux."

- "Moi, je ne suis jamais sorti en ville, personne de ma famille non plus. Ceux qui franchissaient le portail d'entrée, c'était pour des corvées, pour aller ramasser du bois ou aller aider quelque part, toujours accompagnés par des gardes ou des gendarmes. On n'allait pas se promener comme on voulait, c'était un camp fermé, éclairé toute la nuit. Une fois, une sédentaire aurait emmené des enfants pour cueillir des champignons, je l'ai entendu dire mais ne l'ai pas vu. Moi, j'ai nettoyé mais, entre nous, il n'y avait rien à nettoyer. A peine des feuilles d'arbres par terre."

Les enfants

- "Normalement il y avait de l'école, mais l'hiver, ce n'était pas chauffé et nous tombions malades." - "Un jour, le chef des curés est venu (l'évêque d'Angers), pour la confirmation. Des enfants ont été choisis dans le camp. Sans doute les noms avaient-ils été inscrits sur

une liste les jours précédents. On a bouclé ceux qui n'avaient pas d'affaires et ils devaient rester dans les baraques. Ma mère avait espéré que j'y aille, pour qu'on me donne des vêtements neufs, mais il n'en a rien été. Ils étaient tous habillés pareil, les garçons avec un short noir, ou bleu très foncé, et une chemise blanche, les filles avec une jupe de la même couleur que les shorts. Après la cérémonie, tous les enfants ont été déshabillés chez les soeurs, et on leur a rendu leur affreuse défroque."

- "Les gardiens ont dit une fois avoir reçu deux ballons, mais ils n'ont pas voulu nous les donner, pour éviter des dégâts. "Ils sont tellement bêtes qu'ils vont casser tous les carreaux", aurait dit Renard, le sous-directeur. Les carreaux n'étaient pas en verre, mais en vitrex et les cloisons en fibro étaient plus fragiles. Quand des plaques étaient cassées, les clochards en coupaient des morceaux qu'ils vissaient pour boucher le trou."

- "Quand il y avait un décès, nous faisons une veillée."

Les clochards

- "Pour moi, il étaient de 50 à 80 et occupaient deux wagons quand nous avons été transférés de Mulsanne. Tout au début, à Montreuil, ils étaient avec nous dans les baraques en planches. Ils étaient plus ou moins malades des poumons. Ils se plaignaient tout le temps qu'on leur volait leurs affaires et leur manger. Ce qui était faux : pas un Rom, pas un voyageur ne serait allé vers eux, et encore moins leur aurait pris leur nourriture. Nous n'en voulions pas dans nos baraques. Ils ont été envoyés dans l'autre partie du camp."

- "Les clochards pleuraient de l'alcool aux gardos et ils étaient tous alcooliques et pas très costauds. Ils rapportaient tout sans arrêt aux gardos, pour avoir un verre, disaient qui voulait se sauver. Ils furent très vite malades. Il y a eu des morts chez eux dès le premier hiver. Je ne pense pas qu'ils consumaient les rats que nous réussissions à attraper. N'importe comment, ils mangeaient mieux que nous et ne devaient pas manquer de ce côté là. Je crois plutôt qu'ils nous donnaient quelque chose chaque fois que nous en apportions un, parce que nous en débarrassions le camp."

Le Jollec, le curé de Méron, village près du camp

- "Parfois, il passait avec son vélo et une caisse derrière. Il nous lançait des pommes qu'il avait ramassées, ou des pommes de terre qu'on lui avait données. On disait qu'il avait écrit pour nous et qu'il avait parlé sur les gendarmes et sur les gardes. Au début, il venait souvent boire avec les gardes et il repartait alors en zigzaguant sur la route. Chaque fois que nous le voyions, nous courions tous et quand il était "mûr", il se disputait avec les gardos qui ne voulaient pas qu'il reste là. Il s'arrêtait et s'appuyait sur sa bicyclette et il commençait à faire un grand discours. On nous faisait rentrer dans les baraques à coups de trique, mais nous l'entendions de derrière la porte. Il n'en finissait pas. Il était gentil, pas comme celui qui l'a remplacé qui demandait tout le temps qu'on lui donne de l'argent pour ses déplacements et son travail, répétant toujours que cela lui faisait des frais."

Les bombardements

-“Une fois, des avions nous ont tiré dessus. Nous avions peur et les gardos s'étaient sauvés. Nous avons pu casser la porte et sortir dans les champs. Mais, le matin, il a fallu revenir ; il y avait beaucoup de gendarmes et de gardes. Il a été dit que des voyageurs avaient escaladé la clôture, mais elle était double, avec des barbelés, même autour des poteaux pour qu'on ne puisse pas monter dessus. Je crois qu'ils sont passés ailleurs. Il a fallu réparer la clôture et un poteau carré en bois était cassé.”

“Une nuit d'un autre bombardement, une femme, je pense que c'était une Duville, a essayé de se sauver en passant par-dessus cette fameuse clôture et elle s'est prise dans les barbelés avec sa jupe. Elle s'était même blessée et elle criait pour qu'on vienne la délivrer. Mais les gardes n'ont pas voulu qu'on y aille. *“On s'en occupe”* qu'ils nous ont dit. Ils l'ont laissée ainsi toute une partie de la nuit.”

Quand il y avait des alertes, ils éteignaient la partie en dur du camp, et laissaient parfois allumée celle où nous étions. Quand les bombes ont été larguées près de la prison, des camions noirs sont arrivés, il y avait aussi une voiture. Trois ou quatre hommes sont descendus pour le déminage, encadrés par de nombreux gardes qui n'étaient pas habillés comme les nôtres. Nous avons tous été parqués aux deux extrémités du camp, derrière les baraques. Plus tard, un camion-benne est venu, sans doute pour emporter les bombes désarmées.”

Ceux qui échappèrent aux arrestations

-“Ceux qui passèrent à travers les arrestations avaient des petites maisons, ou étaient ouvriers dans des fermes. Certains marchaient avec des circassiens. Parfois des voyageurs qui s'étaient fixés furent dénoncés par des sédentaires. Vous savez, pour nous faire partir, tout est bon. Il a été dit que furent internés aussi d'anciens fêteurs qui avaient des salles de cinéma, mais ils furent relâchés peu après. D'autres, fortunés qui habitaient en villa et qui faisaient les foires aux chevaux furent aussi dénoncés par jalousie. Par ici, vers Moret-sur-Loing, se trouvait une usine qui produisait de la chaux vive pour les Allemands ; des familles de voyageurs qui vivaient dans des cabanes ou des voitures dans la carrière, y travaillaient, mais c'était par bon coeur du patron.”

“Des voyageurs en maison n'eurent pas trop d'ennuis; ils se firent embaucher pour presque rien, pour nettoyer le canal du Loing. Un autre faisait des livraisons de pain avec une charrette à cheval pour un boulanger de Melun. Les Rom de Montreuil, en maison eux aussi, n'eurent pas trop d'ennuis non plus. A Montreuil-sous-Bois, beaucoup avaient de petits ateliers pour travailler le cuivre ; ils ont caché les voitures et construit vite fait des cabanes avec pour ne pas être repérés. Certains ont même changé de nom. De tous ceux qui se cachèrent, beaucoup ont changé de vie et n'ont pas repris le voyage après la guerre. En discutant entre nous, des Sabas disent qu'il ne faut pas affirmer que les Roms de Paris n'ont pas eu d'ennuis. Certains ont été déportés, d'autres raflés par les Français, parfois même par les Allemands et qui ne sont jamais revenus d'Allemagne. Yochka Demeter me dit que dans Paris, il y a eu pas mal de Roms attrapés par la police, un peu moins par les

Allemands. Il est même arrivé qu'on en prenne pour des Juifs car, selon la police, il avaient le même "genre" qu'eux. A Paris, tout le monde est en cours, avec des petites maisons, comme nous, et tous ceux qui avaient une maison n'avaient pas le gros carnet et ne voyageaient pas comme nous. En Alsace, certains Horn sédentarisés sont restés, alors que d'autres qui marchaient furent d'abord chassés par les Allemands, puis mis en camps par les Français."

"Ainsi, parmi les possesseurs de livrets, comme nous, très peu échappèrent aux arrestations ; c'est surtout le fait de voyager qui nous faisait arrêter, plus quelques dénonciations de voisins jaloux. Il y eut aussi les STO, des rafles, mais rares, des résistants, mais pas trop.

Voilà, Monsieur, nous, nous n'avons pas peur des Allemands, mais des gendarmes qui nous enfermèrent dans des camps et qui nous maltraitèrent, avec les autres gardes. Aujourd'hui, ils n'ont pas changé leurs méthodes : quand ils viennent, ils cassent tout, et j'ai des photos de ma voiture dans laquelle les policiers ont tout cassé, et même déchiré des photos de souvenirs de ma pauvre famille. Ils ont pris l'habitude de la méchanceté. Ce sont des Français qui nous ont fait du mal, des Français comme les autres, croyez-nous." ”

NOTES

(1) Probablement dans le camp de Jargeau. (2) En réalité dans le camp de Moisdon-la-Rivière. (3) Les prostituées, en tzigane. (4) Les "lêteux" sont ceux qui s'installaient sur les fêtes pour leur commerce. "Paysan" désigne le non-Tzigane.